

# VENÉRIE

LA CHASSE AUX CHIENS COURANTS



NOUVELLE SÉRIE — NUMÉRO 18 — DEUXIÈME TRIMESTRE 1970 — 5 F.





*Mon premier Cerf*

# DEUX PIQUEUX DU PASSÉ

## I. LA ROSÉE

(1875-1969)

par le Baron de JANTI

La Rosée est parti chasser avec saint Hubert, mais son ombre légère n'a jamais cessé de galoper dans les halliers de Rambouillet, tant il y avait de « présence » en ce petit homme pétulant.

Pour moi, il était inoubliable, car c'est lui qui avait pris, voici un demi-siècle, « mon premier cerf », que j'ai reconnu à Senlis et dument authentifié grâce à Madame la Comtesse de Leusse.

C'est pourquoi, sans chercher une reconstitution qui demanderait un petit volume, je résumerai sa correspondance, malgré les défaillances de mémoire excusables chez un vieillard, avec un tel recul du temps.

Sous cette réserve, situons préalablement notre personnage. En 1868, le jeune duc de Luynes monte un équipage ; son épouse, qui tient à la haute taille de ses « gens de maison », agréée comme piqueux « Hourvari ». C'est Armand Jouanin (1846-1927), fils de vigneron du Cher, instituteur venu à la vénerie par son idolâtrie de la trompe de chasse, où il sera aussi brillant compositeur qu'exécutant.

Le duc de Luynes est tué à la guerre, Hourvari suit les chiens chez la duchesse d'Uzès née Mortemart (1847-1933).

Il a pour second son frère Emile, et comme troisième piqueux Eugène Garnier dit Laverdure, renommé sonneur également.

A la cinquantaine, Armand, myope qui ne veut pas porter lunettes, a des rhumatismes aux genoux, qui lui rendent la station debout pénible, et entraînent un embonpoint excessif. En 1893, son frère est éliminé, et remplacé par Joseph Couriou, qui venait du vautrait Servant, et qui chassait, paraît-il, très bien.

Dans les équipages royaux, il y avait le Premier Piqueur, régisseur du chenil, et le Premier Piqueur piquant, qui menait la chasse. Vers 1907, Armand n'est plus que l'organisateur, on le remplace par un nouveau piqueur (c'est notre Edmond Batiot, dit La Rosée) et par un valet de limier qualifié, Renaudin puis Rousier.

Mais Couriou, qui mène, se voyant refuser le titre de premier piqueux, claque les portes en 1909, et devient facteur rural près de Rambouillet ; je l'ai souvent croisé, mais cet homme grand et fort avait un aspect glacial qui m'a dissuadé de l'interviewer, je le regrette.

Petit et sec, Edmond Batiot n'avait pas la prestance classique du piqueux ; comme un autre fameux souvenir de ma jeunesse, Pierre Trotignon, dit Picq'avant (1875-1962) du Vautrait André Bertin, il était du genre Jockey : « 58 kg, 4 chevaux, 2 pur-sang et 2 3/4 de sang, j'ai eu plusieurs charognards, qui m'ont néanmoins fait 6 ou 7 saisons », et il méprisait les « ventrus veinards ».

La Rosée a pris les 1400<sup>e</sup>, 1500<sup>e</sup>, 1600<sup>e</sup> et 1700<sup>e</sup> de Bonnelles ; on lui doit deux saisons de 51 prises. « Lorsque j'avais manqué mon cerf, je n'en dormais pas de la nuit. La bonne Duchesse me félicita de la plus belle saison de l'équipage, et me fit cadeau de 5 bouteilles de champagne Clicquot, le bon temps d'avoir servi une si noble Grande Dame. Si je manquais 2 ou 3 prises par saison, elle me faisait une drôle de grimace ».

C'est certainement comme sonneur remarquable que La Rosée avait été choisi par Armand : « il était fou de la trompe, quand je remportais un prix, il me donnait une caisse de muscadet, comment voulez-vous que je quitte un équipage



pareil ? Armand, étant maître absolu d'acheter chevaux et chiens comme il voulait, venait chez moi en Vendée, faire la remonte en chiens, aux équipages Béjarry, Chevalereau, de Lespinay et de Jouselin. Mon père lui en a vendu aussi, il enlevait la crème des élevages, surtout en chiens de 25 pouces. On ne vendait pas avant qu'Armand soit passé ». C'était ces bâtards tricolores vendéens du Poiré, que les concurrents feignaient d'ignorer, mais qui ramassaient tous les prix en Expositions.

Edmond Batiot était né en 1875 au Château de Bourneau, en bordure de la forêt de Vouvant, domaine de l'enchanteur Merlin et de la fée Mélusine ; et il déclare avoir été « envoûté » par la duchesse d'Uzès, ses souvenirs se situent aux bordages du merveilleux. Descendant de piqueux de MM. de Fontaine, à 14 ans, il est valet de chiens à pied à Lyons (Onsembray). S'émerveillant du kilométrage qu'on pouvait faire alors, pour 10 sous par jour, il constate que « les piqueux actuels sont des Princes, qu'on amène en auto avec chiens et chevaux ».

Même à Rambouillet, c'était le très vieux cocher « Marche tout de même », de chez les Gaillard,

qui venait à 4 heures du matin trimballer les hommes dans sa carriole, vers leurs « quêtes ».

La Rosée passe ensuite à l'équipage Vieil-Anjou du Comte Geoffroy d'Andigné (Senonches et le Saumurois), « ça galopait fort sur les gros talus, avec le Duc de Brissac (le père), rude cavalier ».

Puis il est second piqueux à Vallières (Ermenonville) chez le duc de Gramont, éblouissant train princier, et à Vouzeron, chez le baron Roger, « le roi de Sologne ».

Puis, le voici 1<sup>er</sup> (ou plutôt unique, car il fallait être léger et bon sauteur sur les murets de Bretagne), à Josselin, chez les Rohan.

De 1907 à 1923, c'est Rambouillet, l'incomparable prestige et respect de la Duchesse d'Uzès, « le royal équipage de la plus haute aristocratie ».

M. Harjès l'engage pour Dreux, il compose « le souvenir d'Abondant », et dès le milieu de la saison il a pris tout le cheptel, même à Bû, où deux cerfs vident sur Rambouillet, et l'autre débûche par le Gué des Grues sur Senonches. Grands projets, et M. Harjès se tue au polo de Deauville ; une saison en Amboise, et La Rosée trouve le havre comme Chef à cheval des valets de limiers anglais du formidable Vautrait du Duc de West-



Prise dans une loge de bûcheron. A droite, Armand et La Rosée.  
(Aquarelle Maurice Leloir, 1907)

(Photo X...)



minster (suiveur, Winston Churchill) et fixe ses pénates à Arques-la-Bataille. Lorsque je lui écrivis, très longtemps après, sur le conseil de Mme la duchesse de Luynes, née Uzès, à 78 ans il avait donné 882 brisées de sangliers à la Louveterie, il



(Photo X...)

*Les duchesses d'Uzès et de Luynes, et la Rosée*

suivait en Compiègne et Eawy, il hésitait à accepter les offres du vautrait Robert et naturellement il a sonné à la perfection jusqu'à sa mort.

Ce vieil homme charmant, qui, après tant de déconvenues aurait pu avoir tant de refoulements, me reçut fort aimablement, quoique ne comprenant pas pourquoi, dans mes articles cynégétiques, je ne parlais jamais de la conférence donnée à Londres par la duchesse d'Uzès sur la chasse à courre, avec le meilleur trio de trompes de l'époque (dont lui) vers 1912.

Quoique cela lui fasse chagrin, il rouvrit pour moi ses albums de cartes postales, faute d'avoir tenu un livre.

Voici, en résumé, comme je classerais ces évocations forcément un peu confuses :

#### — AVANT 1914

La Duchesse d'Uzès : « jeune et alerte mais baissant de pied sur renseignements ». Rendez-vous à la Claie, le cerf bien maintenu vers l'étang de la Tour, probablement dans ces chasses de fin avril dont on regrette la suppression, c'est là qu'on jugeait la classe des chiens et des veneurs. « J'avais un extraordinaire lot de cabots très vites, dont 30 à 35 de change, meute à mort, plein galop et bien-aller ». La Duchesse lui fait dire

d'arrêter, que le cerf passe aux Enclaves, il refuse. L'ordre lui est réitéré, il arrête, sauf 4 chiens de tête. Il fait au pas, aller et retour, les Enclaves, aucun chien n'en refait, alors il pique avec eux, sans mot dire, jusqu'à la Tour où le cerf d'attaque, maintenu par les 4 chiens, est porté bas aussitôt, les veneurs drôlement vexés. Il faut avoir assisté, comme moi, aux célèbres colères de la Duchesse d'Uzès, quand « cela allait mal », pour juger du cran sensationnel d'un tel comportement.

— Armand, qui suivait de plus en plus en voiture, brave homme, bon organisateur, mais « nuisible », car il refusait l'entraînement des chiens, ce qui faisait un peu manquer au début, — de plus, il avantageait trop son valet de limier, pour la quête et pour le laisser-courre. Une fois, La Rosée regimba, on alla à sa brisée des Vindrins sur un superbe dix cors qui mena un train d'enfer jusque vers Dourdan, pour tenir les abois à la Berlinquinerie, avec tous les chiens et La Rosée, toute la cavalerie emballée sur l'étang de la Tour.

— Une autre fois, il attaque sur une harde dans les bois d'Angervilliers, et il entend Armand, resté en voiture dans la vallée, qui fanfare. En passant ensuite près de lui, plein galop sur une 4<sup>e</sup> tête, il lui crie : « Maintenant, c'est la Vue, mais vous êtes à l'amende d'une bouteille de champagne pour avoir sonné sur une biche ».

— L'attaque de meute à mort, malgré la perfection des chiens, avait ses aléas. Attaqué sur 12 cerfs à tête, et c'est un dagotin qui est porté bas. Réattaqué, et deux chasses, et deux dix cors côte à côte couchés sur la glace de l'étang d'Hollande. La Rosée va servir au couteau le cerf de meute, en fait curée, puis va tirer l'autre sur la glace, à la déception des braconniers.

Dans ses « histoires de chasse », la duchesse raconte le saccage d'une loge de bûcheron lors d'un hallali ; les pauvres gens furent indemnisés par collecte, c'est l'aquarelle de Leloir que nous reproduisons, car La Rosée y figure. Il se souvenait d'une prise dans une maison à La Villeneuve-de-Rambouillet. « La femme poussait des cris fous. Lorsque j'ai piqué la 4<sup>e</sup> tête avec une perche, il a rué dans la cuisinière, et le feu était au milieu de la pièce ».

#### — 1919-1923

De ce cinquantenaire, je suis le témoin oculaire, tenant dès lors un carnet de chasses, il est vrai que je n'en ai vu que 1 450 à ce jour. Il est extravagant que la duchesse d'Uzès, ruinée après la guerre, ait cru pouvoir recommencer à chasser



comme avant, mais cela m'a valu la vision de ce que pouvait être son équipage personnel à la belle époque, et c'était d'un « panache » inimaginable de nos jours.

Autour de la légendaire Chasseresse, un escadron de ducs et de futurs ducs ; les ducs de la famille qui lui disaient « Mémé », et « les cousins » — ducs qui l'appelaient « ma Tante ». Et en dehors de la baronne Henri de Rothschild qui me connaissait bien pour m'avoir reçu à ses goûters des Vaux-de-Cernay, tous les « boutons », depuis le doyen, M. de Saulty (père de Mme la Marquise de Vibraye) jusqu'à MM. Bapst, Duplan, Michaut, etc. étaient d'une incroyable courtoisie envers « le gamin en vélo », invité personnel de la Duchesse douairière. Je revois l'énorme Armand en favoris, tassé dans sa charrette, impassible manager, faisant un peu « mon Oncle », très « monstre sacré ». Il y a un paisible « second », qui s'appelait, je crois, « Vole au Vent », très poli et efficace ; le vieux valet de chiens à pied, La Branche, qui modérait mon « cheval d'acier ».

Et puis, il y a La Rosée, qui pète le feu », qui galvanise tout, qui est partout, sans pour autant négliger tous égards, tant envers les « Royaux » que pour le menu fretin. Mme la Vicomtesse de Luppé, née Françoise de Brissac (et sœur du Duc) a écrit excellemment cette chevauchée « d'ancien Régime », dans les très giboyeux bois privés de sa Grand-Mère :

« La forêt d'automne autour de Bonnelles, la boue heureuse où l'on galope, la joie et la mu-

sique des chiens qu'on découple, et le piqueur La Rosée, qui salue parce qu'il vous dépasse, le piqueur La Rosée au grand galop, la cape à la main... ».

Ce n'est plus, dans l'ancien domaine de Bonnelles, vendu en 1934, que « Chevauchée de fantômes dans les forêts devenues silencieuses. Beaux cavaliers de la mort, dans le soir, vous tous qu'on appelait « Monsieur le Duc », le piqueur qui vous dépasse au galop silencieux de son cheval, n'a plus besoin de vous saluer. Devenu tellement votre égal, il sonne avec vous auprès de je ne sais quels étangs desséchés et lunaires, je ne sais quels hallalis que personne n'entend plus ». (1)

Quand on découple en 1919 les meilleurs chiens de change de 1914, qui avaient pris alors 103 cerfs en 2 saisons, ils chassent lapins et faisans. Découplé ensuite, de meute à mort (!) sur un dix cors portant 16, au buisson de Batonceau. La Rosée le suit à vue pendant tout le débûcher, avec les chiens derrière lui, c'est le jeune chien de 18 mois Citron qui maintient le cerf jusqu'aux abois dans la rivière la Rabette, où le gros des chiens prend le contre, puis refuse de faire les abois et la curée. Ce sont quatre chiens, dont Citron, qui ont aboyé à la nuit, contre la villa de ma famille, à Clairefontaine « mon 1<sup>er</sup> cerf », dont le trophée a les honneurs du Musée. Il me souvient que mon initiateur, le comte Edmond de Vibraye, fin veneur de race mais dont le rigorisme sera fatal à

(1) Marie Cossa : Le carrefour du chevalier Quiqui. Marrimponey, Pau 1957.

*Le « Mulet » du Lundi de Pâques à l'étang d'Or.*

(Edit. Photo Leprêtre.





mes « deux Piqueux du Passé », reprochait à La Rosée de galoper devant la meute : mais si l'on veut prendre avec des jeunes chiens devant le Shah de Perse ou la sœur du Mikado, il faut maintenir... comme on peut.

Il me souvient aussi que, lors d'une de nos premières sorties à cheval depuis Rambouillet, nous fîmes, selon le calcul de Vibraye, 88 kms après un cerf attaqué en Dourdan, qui vint battre l'eau à l'étang de la Tour, puis reprit son contre dans l'accompagnement jusqu'en Dourdan, où il randonna avant d'être noyé au poteau de Nemours. C'était

grands refaits, plein galop de la Croix du Perray à Hollande) donna 500 francs - 1923 en disant : « c'est pour vous acheter une barrique de bon vin ».

Mais, en 1923, tout craquait : la maigre meute était décimée par une épidémie, et si le plein galop séduisait le jeune baron James de Rothschild, il est permis de penser que la duchesse d'Uzès, 76 ans, s'en lassait un peu.

L'ultime souhait de La Rosée, aura été de revenir sonner à l'étang de la Tour, pour la « sainte curée » (le mot est de lui) du Lundi de Pâques.



« La Sainte Curée »  
Chasse populaire du Lundi  
de Pâques à l'étang de la  
Tour, devant un « parler-  
re de Ducs »

Photo X...

cela, le « meute à mort, plein galop » : ou bien l'animal, étouffé par le train, gagnait l'étang le plus proche ; à voir les cartes postales, cela arrivait souvent à La Rosée, y compris l'immensité des jones et des glaces de celui de Guiperreux ; ou bien, c'était un parti fantastique, mais ce diable d'homme n'en avait cure.

Mais, outre la menée avec des moyens s'ameuisant sans cesse, il fallait garder le panache d'un équipage où la simplicité hautement aristocratique sous-entendait le respect absolu des égards. La politesse exquise de La Rosée, fit merveille. Parmi les Cousins-Ducs, il y avait un jeune imprudent, auquel la Duchesse d'Uzès décida d'interdire la carabine (selon la tradition royale, on tirait généralement le cerf hallali). Refuser la carabine à un Duc, même par ordre, La Rosée en eut tant d'avanies que la maîtresse d'équipage dut dire à son « neveu » : « Laissez les piqueux tranquilles, ou restez chez vous ». Tout finit bien, puisque l'impétueux Duc, ayant eu les honneurs du 1700<sup>e</sup> cerf (« décoiffé », mulet à

A l'époque où La Rosée arriva à Bonnelles, cette chasse à courre populaire connaissait un engouement prodigieux : des dizaines de milliers de parisiens, alléchés par affiches, s'entassaient en trains spéciaux pour Rambouillet, où des « tapisseries » les menaient à l'étang de la Tour, pour voir... une curée. La Rosée assurait qu'avec lui, le cerf avait toujours été pris ce jour-là, notamment à l'étang d'Or (un « mulet ») en 1914. La Duchesse d'Uzès était follement acclamée, c'était le Triomphe de l'Equipe.

Cette tradition du Lundi de Pâques avait été renouée après la dernière guerre, Edmond Batiot comptait sur son fils cadet pour l'y amener, et ce dernier mourut subitement. « Il n'y a de veine que pour les ventrus », constatait La Rosée. Mais, 47 ans après son départ, nombreux encore sont les suiveurs des chasses de Rambouillet qui évoquent avec nostalgie le royal temps de sa courtoise menée.

Pierre de JANTI.  
(A suivre.)